

Entretien de René Lefevre avec André Laude, 31 mai 1985

(Les nuits magnétiques, France culture)

Mon nom est Spartacus. La mémoire de René Lefevre.

Transcription revue

AL : D'entrée de jeu, mon cher René, nous allons abandonner le vous traditionnel pour le tu de l'amitié. Nous sommes là aujourd'hui pour écouter René Lefevre raconter René Lefevre, mais Lefevre racontant Lefevre, c'est aussi un long voyage à travers une longue époque, ce n'est pas seulement le portrait d'un homme, pas seulement ses aventures, ses luttes, ses engagements et Dieu sait si on sait que René Lefevre s'est coltiné avec la vie ; nous sommes dans un petit appartement absolument charmant, bourré de livres qui sont des traces et pas les seules, les traces visibles de ses combats. Donc raconter Lefevre, c'est plonger, plonger très loin, c'est remonter un peu comme le saumon remonte le fleuve, c'est remonter aux sources. René, je sais que tu aimes beaucoup cette vieille chanson bien célèbre, le P'tit quinquin, mais je crois savoir que tu n'es pas nordiste, tu viens d'ailleurs ; d'où viens-tu ? Où as-tu pris tes racines ?

RL : Eh bien, à Livré sur Changeon, une petite commune d'Ille et Vilaine, de l'arrondissement de Rennes, mais plus proche de Vitré, tout près de Saint-Aubin du Cormier où ces coquins de Français ont eu le culot de battre les Bretons. Je suis né en 1902, le 20 août. La première chose qu'on s'est beaucoup plu à me rappeler, c'est que je marchais à 20 mois – qu'est-ce que j'ai dit ? Que je marchais à 8 mois. J'étais en nourrice chez de petits paysans, qui étaient à 2 kilomètres et demi à peu près de la bourgade où je suis né : ils m'ont amené à mes parents, qui furent tout surpris de me voir marcher.

AL : C'était déjà une façon de se faire remarquer...Et ce monde où tu es né, c'était un monde je crois relativement modeste ?

RL : Oui, mon père était un petit patron maçon qui avait deux, trois ou quatre ouvriers suivant les circonstances et le travail, et qui travaillait énormément ; en ce temps-là, avant 1914, les journées de travail étaient de 12 heures. La vie était dure. Nous étions relativement à l'aise, mais en ce temps-là, le problème d'un ressemelage de chaussure, des fonds de pantalon... moi qui aimais glisser sur la rampe d'escalier, ça me valait des engueulades. Je dois dire que mon plus lointain souvenir est assez bizarre ; je me souviens, et je devais être extrêmement jeune, du désagrément que je ressentais quand j'étais sur les genoux soit de ma mère, soit de ma nourrice, et qu'on me reculottait. Ma tête pendait en arrière, je dois dire que ça reste un lointain souvenir. Un autre : il y avait, dans une courette qui était dans notre jardin, un forgeron, et le bruit du marteau sur l'enclume a marqué mes réveils de gosse et me reste, me chante dans la mémoire. Ma mère était brodeuse. Elle dut plus tard abandonner ça parce que les ouvriers étaient logés dans la maison assez importante de mes parents, puis quatre gosses dont il fallait s'occuper, tous passablement turbulents, et puis un frère aîné qui avait des troubles de la vue par paralysie infantile et qui d'ailleurs aimait jouer avec le feu ; et il en est mort car un jour le feu a pris à ses vêtements ; il n'y avait personne, maman était dans le jardin qui se trouvait derrière la maison, sans aucune ouverture. Le tétanos l'a pris et il est mort à l'âge de dix ans, moi j'en avais huit, ça reste un souvenir tout à fait atroce : la peine de ma mère, de mon père aussi évidemment, mais la peine de ma mère...C'était tout à fait la campagne mais on vivait dans une bourgade ; le pays faisait quatorze cents habitants dont 400 à 450 formaient la bourgade ; nous vivions en plein milieu de la bourgade.

AL : Et il y avait bien sûr l'école, l'école laïque...

RL : L'école laïque ! Alors les grands combats pour la laïcité, je les ai entendus mener par mes parents : le pays se divisait en chouans et républicains. Et l'école libre des filles, il n'existait pas d'école libre de garçons en ce temps-là, il y en a eu une à partir de 1935 ou 1937. Mais la grande division c'était ça. Comme tout le monde était catholique et pratiquant, le catéchisme comptait énormément et les places au catéchisme aussi ; elles étaient réservées d'une manière unilatérale, les premières places chez les filles étaient pour toutes les filles de l'école libre. La première de l'école laïque, si bonne catéchiste fut-elle, venait derrière la plus arriérée de l'école libre. Chez les garçons, c'était différent, c'étaient en ce temps-là des fils de fermiers illettrés proches de l'Église qui étaient favorisés. Moi j'ai eu la chance d'apprendre le catéchisme avec une de mes tantes, cousine germaine de ma mère, dont le fils était prêtre, il avait même fait ses études à Rome et était docteur en droit canon, il a fini chanoine ; et comme on savait que j'étais l'élève de Mme Helleu, j'ai eu la place de premier à ma première communion. Mais ma mère, bien qu'elle fut d'une famille parmi les plus catholiques, ma mère avait de son enfance gardé un souvenir extrêmement mauvais de sa fréquentation de l'école libre ; elle avait un sens de la justice toute jeune ; par exemple, voyant un jour une fillette être battue par la bonne sœur, à coup de canne sur sa main tendue, elle s'est proposée pour être battue à la place de cette pauvre fille et au troisième coup de baguette elle l'a flanquée au visage de la bonne sœur qui a saigné du nez et a envoyé un mot à la famille pour qu'elle n'ait du que du pain sec et de l'eau pour son déjeuner. Alors on lui a envoyé tout ce qu'il y avait de meilleur à la maison et même une petite fiole de vin, ce qui était extrêmement rare dans le pays à cette époque. Ce qui fait qu'elle avait gardé de sa jeunesse une dent contre l'école libre. J'aimerais rappeler un témoignage du caractère véritablement odieux que pouvaient avoir ces bonnes sœurs. Elles avaient été sécularisées en 1905. Elles étaient trois. Deux étaient institutrices, une était cuisinière. Le soir, elles recevaient des visites comme moi, plus tard, je rendais visite à ma vieille institutrice. Elles recevaient la visite d'un homme de famille ultra-catholique, des chouans, des gens fort honorables d'ailleurs ; et il s'éprit de la bonne, qui était d'ailleurs une fort belle femme, la demanda en mariage. Et le dimanche qui suivit son mariage, les institutrices firent aligner les fillettes de l'école : les jeunes mariés devaient traverser la place en diagonale pour gagner la maison des parents du jeune homme, où ils habitaient. Elles firent hurler sur la jeune mariée le nom de son mari ; les gosses criaient sur elle ce qui est pour moi un souvenir particulièrement odieux de mon enfance et qui marquait bien le niveau intellectuel de ces dames qui n'ont jamais été capables de présenter une fille au certificat d'études.

AL : Tu ne les aimais pas beaucoup, déjà.

RL : Tout le pays était croyant à part trois personnes. Tout le monde était même pratiquant. C'était une sorte d'obligation d'aller à la messe le dimanche. J'ai entendu signaler en chaire de manière allusive, mais très nette, des personnes qui auraient manqué deux ou trois fois la messe. En ce temps-là, les attaques contre l'école laïque étaient presque permanentes au sermon du dimanche. L'école sans Dieu semblait être une fabrique de voyous, et être révolutionnaire c'était être républicain.

AL : Tu as dit que ta mère avait le sens de la justice. Ne serait-ce pas peut-être le plus bel héritage qu'elle t'aurait transmis ?

RL : Si, si, si. Pourtant plus tard quand j'exprimais mes opinions, c'était toujours comme réponse « ah toi, évidemment... » J'ai évolué même quand j'étais au pays, grâce au receveur-buraliste qui était un ancien colonial ; son fils, qui était mulâtre, était de mon âge et était à l'école avec moi. Il m'a incité à la discussion. Je parlais déjà pas mal avec mes instituteurs et institutrices. Je passais mes soirées

fréquemment chez ma vieille institutrice, celle qui m'avait appris à lire. Il y avait là une jeune institutrice qui jouait du violon, le jeune instituteur-adjoint à mon maître d'école. On discutait. Les premiers éléments d'éveil politique se sont formés là.

AL : On ne parlait pas beaucoup de politique, chez toi, ou on en parlait quand même, ou on en parlait en dehors des enfants ?

RL : Le plus grand problème politique c'était les chouans et les républicains. Et mon père qui était passablement bavard (ma mère aussi, d'ailleurs) attaquait facilement ses clients. Il y a eu une certaine influence d'un grand-oncle que j'avais qui avec son frère était parti tout jeune sur le tour de France comme charpentier et il avait été rappelé au pays à la mort de son père à 18 ans et je me souviens j'ai encore eu des échos du petit scandale qu'il avait fait parce qu'il s'était ramené avec sa portugaise ; à 18 ans, on s'était empressé de les marier.

AL : Ce fut une jeunesse studieuse que la tienne, il y avait le goût des livres, le goût des belles choses ?

RL : Ça m'a pris tout de suite parce que maman était une grosse liseuse, autant que sa situation le lui permettait. Alors j'ai aimé lire tout jeune. C'étaient les classiques, c'était beaucoup Pierre Loti. Le livre qu'on lisait en classe, c'était *Le tour de France par deux enfants*.

AL : L'école, tu l'as quittée relativement tôt ?

RL : C'est-à-dire que je suis resté à l'école jusqu'à 14 ans, c'est-à-dire deux ans après mon certificat d'études au pays, puis j'ai passé une année à Rennes, dans une école paroissiale. Ma tante qui était fort pieuse m'y conduisit, j'en garde un très bon souvenir d'ailleurs ; et puis à quinze ans je suis allé demander du travail au Crédit lyonnais parce que mon père était mobilisé depuis le 12 août 1914 et évidemment les allocations familiales étaient minables. Heureusement qu'il y avait encore des avoirs que mon père avait chez ses clients ; les paysans payaient très mal : il y avait toujours de l'argent pour acheter le champ d'à côté mais ils payaient tardivement les ouvriers et il y avait quelques sommes qui rentraient comme ça et qui soulageaient bien. Mon père était le cycliste de sa compagnie ; en plus, il faisait le coiffeur et quand il s'en venait en permission il y avait toujours de l'argent dans mes poches. Jamais il n'aurait admis que maman lui envoie de l'argent comme faisaient toutes les femmes de soldat.

Mon père est rentré de la guerre un mois avant la fin de la guerre, ayant eu cinq enfants, et il m'a aussitôt obligé à donner ma démission du Crédit lyonnais où je travaillais à Rennes depuis un an pour venir travailler avec lui. Je pleurais toutes les larmes de mon corps mais il n'avait qu'un fils, qui devait être maçon étant donné que chez lui ils étaient sept garçons, sept maçons. Je dirais que la pauvreté était de règne dans le pays. Le petit paysan, c'est-à-dire celui qui avait entre 8 et 12 hectares, vivait véritablement pauvrement et la perte d'un cheval ou d'une vache amenait parfois la ruine dans la maison. Et j'ai assisté à des ventes par adjudication obligatoire, des ventes de fermiers vendant leur matériel et je me rappelle encore les pleurs des parents comme des enfants quand ils s'en allaient donner à boire aux gens qui étaient là parce que les ventes chez les paysans étaient une occasion de saoulerie pour les buveurs du coin. Un souvenir que j'ai c'est qu'un jour, allant cueillir les noisettes avec ma mère après un 15 août, nous traversions à travers champs et on voit une vieille femme, elle avait un sac sur le dos ; ma pauvre mère lui dit : « Je suppose que tu vas au pain. » « Eh oui. » Sa fille avait été abandonnée par son mari, lui laissant deux gosses à charge, et elle allait au pain ; « est-ce que tu es bien reçue ? » lui dit ma mère. « Mieux chez les pauvres que chez les riches. Chez les pauvres ils

comprennent pourquoi je viens, ils me donnent tout de suite un morceau de pain parfois un morceau de lard ; mais les riches, ils attendent, certains du moins, que je leur demande, que je leur dise pourquoi je suis là. » Il y avait moins de misère avant la guerre. Faut dire que les petites fermes ont eu tendance à disparaître, à être rachetées par les gros fermiers. Les fils de fermiers, de petits fermiers, étaient presque tous obligés de se placer comme domestiques chez les grands fermiers et les jeunes gens du pays s'en allaient travailler soit au chemin fer, soit à la gendarmerie. J'ai été maçon pendant quatre ans avec mon père et ça reste un souvenir assez dur. Je dirais que je ne l'ai pardonné à mon père que plus tard quand j'ai compris qu'il n'avait qu'un fils et son fils devait être maçon, parce que c'était la tradition dans la famille, grand-père était maçon, l'arrière grand-père aussi etc. Heureusement je lisais énormément, même le soir tard.

AL : Mais alors, ton père te donnait quand même quelques petits sous, tu avais le droit à un salaire, à de l'argent de poche ?

RL : Pas beaucoup, pas beaucoup, non je n'ai jamais eu droit à un salaire, j'avais de l'argent, j'en avais pour sortir, j'en avais quand j'allais à Rennes passer quelques jours chez ma tante mais il n'était pas particulièrement généreux ; j'en avais un peu pour mettre à la Caisse d'épargne.

AL : Et un peu pour acheter des livres, aussi ?

RL : Pour acheter des livres ; mais ma culture restait assez rudimentaire et heureusement je fréquentais des instituteurs et institutrices chez qui je passais presque toutes mes soirées. Et aux vacances, il y avait les deux fils des instituteurs, qui étaient mes amis, et les sorties je les faisais avec eux. Ils allaient eux aussi aux fêtes des environs. Nous nous y rendions en chœur, il n'y avait pas beaucoup de vélos à ce moment-là, on y allait à pied quand ce n'était pas trop éloigné, dans des communes à quatre, cinq et sept kilomètres, on faisait la trotte à pied. Quand c'était plus loin, on se débrouillait. Mais enfin dans l'ensemble, mon souvenir de la campagne et de ma jeunesse, et surtout de 16 à 20 ans, c'est pour moi une grisaille avec quelques petits moments de bonheur.

AL : René, un jour tu cesses donc d'être maçon. C'est un choix ? C'est quoi, ça a été un accident ?

RL : C'est le service militaire.

AL : Le service militaire. Ah oui, c'est vrai, c'est l'âge. Alors ce service militaire ?

RL : Je pars au service militaire. J'avais fait la préparation militaire. J'allais chaque dimanche, avec un de mes amis, faire des cours de préparation militaire. Comme ça, on pouvait choisir son endroit. Et l'endroit choisi par moi, c'était Paris. J'avais d'ailleurs dit à mon père : je ne reviendrai jamais au pays. Je veux aller à Paris et je serai maçon là-bas. Mon père n'a pas aimé mais il récupéra un de mes cousins germains auquel il céda son affaire, d'ailleurs. J'ai fait mon service militaire à la caserne du Mont-Valérien. Et quand je revins de ma première permission, ayant fait les six mois de classe, on m'a dit que j'étais affecté à Rueil, et ça avait l'avantage que la nourriture était bien meilleure qu'au Mont-Valérien.

AL : Et c'est Paris, c'est la découverte de Paris quand même ?

RL : Chaque dimanche, je descendais avec quelques copains à Paris, on allait au cinéma, au théâtre. Tous les dimanches sans exception. Je me rappelle avoir vu Ciboulette. Je ne trouve pas ça une chose extraordinaire, je préfère en général l'opéra, certaines belles opérettes, mais Ciboulette nous avait procuré beaucoup de plaisir. Je suivais aussi beaucoup la Comédie française : on était favorisé parce

qu'on avait des places au dernier étage mais les militaires avaient un lieu choisi près de la caisse et on passait avant tous les civils et évidemment on avait le privilège de ces places qui nous étaient réservées au poulailler, qui étaient les meilleures, juste en face de la scène. Alors on a connu à peu près tout le répertoire de la Comédie française pendant ces 18 mois de service militaire. En ce temps-là, je lisais le *Bulletin communiste* de Boris Souvarine et j'étais un fervent admirateur du régime soviétique.

AL : Il s'était fait quand même quelque chose dans ton esprit, donc. Il y a un début de réflexion, d'engagement politique.

RL : À travers la lecture du *Progrès civique* que me passait le receveur-buraliste de mon pays, j'avais eu des sympathies très nettes pour la Russie mais il restait quelque chose de la propagande antisoviétique, c'est évident, dans laquelle je baignais en quelque sorte dans ma campagne. Au service militaire, on parlait peu de politique. Mais j'avais quand même lu Romain Rolland, *Jean-Christophe*.

Je dois dire une chose : mon père m'avait accordé une journée par semaine pour suivre les cours par correspondance de l'École spéciale des travaux publics et ça m'a permis, après être sorti du régiment et avoir été artisan-maçon, d'entrer comme commis d'entreprise dans une maison de granito-mosaïque, ce qui me fatiguait beaucoup moins et m'a permis de suivre les réunions qu'organisait le journal d'Henri Barbusse qui s'appelait *Monde* et d'être ainsi membre des Amis de *Monde* qui s'étaient créés autour du journal. À trente ans, un jour d'assemblée générale, alors qu'on demandait que quelqu'un se proposât pour être membre du bureau pour le renouveler, la femme d'un de mes amis, qui était artiste-peintre et était membre du comité, donna mon nom qui fut retenu parmi d'autres. *Monde* était le seul journal littéraire de gauche de l'époque. De grands écrivains y collaboraient. Aux Amis de *Monde*, on a créé plusieurs groupes d'études ayant d'ailleurs comme point de départ le groupe d'économie politique de Lucien Laurat¹, où on étudiait *Le Capital* : un groupe d'études sociales, qui était sous la direction de Rossi² et un groupe d'études artistiques et architecturales qui s'est divisé en deux. Puis il y a eu une critique du théâtre dit ouvrier ; on faisait beaucoup de chœurs parlés en ce temps là, surtout dans les organisations communistes...

AL : c'est l'époque du groupe Octobre aussi, tout ça, ça se chevauche plus ou moins, se suit, marche à peu près à la même vitesse...

RL : Roger Legris qui dirigeait le groupe Prémices, a fait toute une série d'articles dans *Masses* sur le théâtre ouvrier.

J'ai participé, d'une manière d'ailleurs assez irrégulière, au Cercle communiste démocratique de Boris Souvarine, que j'ai connu jusqu'à la fin, auquel je rendais parfois visite, et qui m'a donné des conseils pour la publication.

Les groupes d'étude que j'ai formés se réunissaient régulièrement, chaque semaine. En dehors des sorties qu'on organisait, on faisait venir des conférenciers – on a eu Jean Guéhenno, Henri Poulaille...

1. Otto Maschl (1898-1973). Communiste autrichien, il est correspondant à Berlin de l'*Humanité* de 1921 à 1923 à la demande de Boris Souvarine, puis jusqu'en 1927 professeur d'économie à Moscou pour l'Internationale, avec laquelle il rompt.

2. Angelo Tasca, l'un des fondateurs du parti communiste italien. Membre de l'exécutif de l'Internationale communiste en 1929, puis exclu. Il était membre du comité de rédaction de *Monde*.

AL : Parce que les collaborateurs étaient disons « anonymes », ce qui n'est pas péjoratif, parfois même déjà des vedettes ; je crois me souvenir qu' un certain Jacques Soustelle entre autres a collaboré à *Masses* .

RL : Eh bien il était à l'École normale en ce temps là, avant de partir au Mexique et avec Jean-Luc, Grandmougin et d'autres il est venu nous faire des causeries d'ordre sociologique et ça a été fort intéressant. Alors on a décidé au bout de deux ans d'études, comme il n'était pas question pour nous d'envahir la rédaction de *Monde* qui était composée de professionnels, de publier quelque chose nous-mêmes. Pour le titre, après pas mal de discussions, on a choisi entre *Masses* ou *Spartacus*, pour finalement prendre *Masses* par parenté avec *New Masses* qui était publié à New York et qui avait notre sympathie. *Masses* a paru chaque mois ; la première année on a couvert nos frais parce que les camarades vendaient et surtout on avait un excellent organisateur. Mais on arrivait en 1934 et *Monde* battait alors de l'aile, comme sa diffusion, et par suite celle de *Masses* qui s'appuyait pas mal sur elle car on y passait des communiqués chaque semaine. J'ai perdu mon travail de commis d'entreprise au début de 1934 et comme je finançais en grande partie la revue on n'a pu tenir que jusqu'au mois de juillet c'est-à-dire jusqu'au numéro 19.

AL : Parce qu'il y avait une vente militante, disons lors des manifestations, dans des lieux comme la Grange aux Belles³, je présume, et autres, et puis un peu dans les librairies...

RL : Oui, on s'était entendu avec les cyclistes qui déposaient personnellement nos numéros dans les kiosques.

AL : S'il fallait parler d'une ligne de *Masses*, en schématisant quelque peu, c'était quoi ?

RL : Et bien, à la base, c'était marxiste, il y avait l'étude du *Capital* de Marx qu'on faisait avec Lucien Laurat. Et les causeries portaient sur toutes sortes de sujets politiques, sociologiques, historiques, doctrinaux.

AL : J'imagine que quand même la question soviétique devait déjà poser des problèmes dans l'équipe ?

RL : Oui, mais c'était abordé avec beaucoup de prudence. Car nous avions une minorité communiste et une majorité de socialistes, beaucoup simplement sympathisants des uns ou des autres. Le premier conflit, ça a été lorsque j'ai posé la question de Victor Serge qui était déporté en URSS et qui avait une énorme popularité dans les mouvements de gauche ; il y a eu d'abord un barrage efficace des camarades communistes qui étaient à la rédaction. Mais j'ai réussi à faire publier cette question : pour quelle raison a-t-il été déporté à Orenburg ? Ces camarades communistes s'en furent consulter Aragon qui était à l'Association des artistes et écrivains révolutionnaires et qui leur répondit qu'il n'y avait pas de raison qu'il ne soit pas jugé dans les règles, certainement il avait commis des fautes, il serait jugé avec justice, etc. La suite a montré qu'il n'en était rien. L'important c'est qu'il y eut des campagnes en France qui le firent libérer en 1936. Sur les conseils de Rosmer⁴, je

3. Le 33, rue de la Grange aux Belles (dans le 10^e arrondissement de Paris) servait depuis 1906 de maison des syndicats. À l'époque de *Masses*, elle était le siège de la CGT-U.

4. Alfred Rosmer (1877-1964). Syndicaliste, il s'oppose dès 1914 à l'Union sacrée et à la guerre. Il soutient la révolution russe, participe en 1920 au II^e congrès de l'Internationale communiste et séjourne plusieurs fois en Union soviétique. Exclu du bureau politique du parti communiste français en 1924, il anime avec Monatte le groupe formé autour de leur revue, *La révolution prolétarienne*, et reste lié d'amitié avec Trotski.

fus à ce moment là l'interviewer à Bruxelles et de là est née ma première brochure Spartacus : *16 fusillés à Moscou*.

AL : Une petite brochure où Victor Serge évoque bien sûr les 16...

RL : Oui, ce qui se passait en URSS et de quelle manière expéditive se passaient les procès qui étaient pratiquement des exécutions.

AL : C'est la naissance de Spartacus alors que *Masses*, la revue, a malheureusement connu sa fin.

RL : Aux mois de juillet – août 1934. À ce moment-là, je venais d'adhérer au Parti socialiste à cause des événements de février 1934 où s'était produite une sorte de conjugaison entre les communistes et les Croix de feu, de chaque côté de la Seine, pour assaillir le gouvernement Daladier. Quelques-uns seulement du groupe de *Masses* entrèrent au parti communiste, d'autres étaient déjà à la CGT-U, l'unité syndicale n'était pas encore réalisée et je militais d'ailleurs pour cette unité. Au parti socialiste, j'ai rejoint Marceau Pivert qui était à la Bataille socialiste avec Zyromski, et avec quelques autres nous avons fondé la Gauche révolutionnaire du parti socialiste. J'ai été alors nommé rédacteur en chef de la revue *La Gauche révolutionnaire* dont j'ai eu la responsabilité autant qu'elle a duré et qui s'est transformée plus tard en *Juin 36* lorsqu'il y a eu après divers avatars scission de la Gauche révolutionnaire et du parti socialiste. Ce fut le résultat d'un oukase de la direction du parti surtout menée par Paul Faure et on a formé le Parti socialiste ouvrier et paysan et publié *Juin 36*, un hebdomadaire dont j'étais toujours gérant mais dont je partageais la rédaction avec des responsables des Jeunesses, principalement Lucien Weitz. Parallèlement, j'ai publié des brochures à partir de 1936. Auparavant, j'avais publié un numéro double de *Masses*, le numéro 15-16, qui m'avait été fourni par Prudhommeaux.

AL : C'était un militant d'extrême-gauche ?

RL : Un anarchiste très nettement déclaré qui avait publié trois numéros d'un premier *Spartacus*, un mensuel, en 1930⁵. J'ai publié d'autres brochures de doctrine, ça a tenu plus ou moins jusqu'à la guerre. J'ai publié 17 numéros de *Spartacus* jusqu'à la guerre. Dans la dernière année, 1939, j'avais repris la publication d'une petite revue sous le titre *Masses* dont le quatrième numéro n'a pas pu paraître : il était composé, il devait sortir en septembre 1939, et ça a été la guerre comme chacun sait.

AL : J'ai envie de demander, après tant d'années : cette lutte vous la meniez bien sûr avec des moyens quand même modestes. Comment vous-même perceviez l'importance de ce combat acharné que vous meniez pour faire véhiculer des pensées peu courantes au sein du mouvement ouvrier, du mouvement intellectuel, du mouvement engagé ? Vous aviez l'impression d'être très solitaires, d'être au large de l'Histoire ou d'être au contraire en plein dans l'Histoire ?

RL : Eh bien, à la Gauche révolutionnaire, les amis étaient des militants ouvriers. Et c'est même là, plus qu'aux Amis de Monde dont le recrutement était très divers, que j'ai eu le contact avec les militants ouvriers. Ça n'a pas été difficile puisque moi-même j'étais un ouvrier, j'étais un maçon, faut pas l'oublier, avant d'être commis d'entreprise. On se considérait comme l'extrême-gauche du

5. André Prudhommeaux (1902-1968). D'abord membre d'un groupe communiste d'opposition, il est l'un des tout premiers, à la fin des années 1920, à faire connaître en France les communistes de conseils allemands et néerlandais qui s'étaient opposés à Lénine. Après l'effondrement du mouvement ouvrier allemand, il devint anarchiste. Outre les brochures qu'il apporta à René Lefevre, il écrivit dans plusieurs de ses revues, notamment sous les pseudonymes de Jean Cello et d'André Prunier.

mouvement ouvrier parce qu'on considérait que le parti communiste était contre-révolutionnaire quelles que fussent ses prétentions, étant donné son totalitarisme, sa subordination totale et même presque scandaleuse aux mots d'ordre de l'URSS, on l'a vu changer de mot d'ordre du jour au lendemain sur un impératif soviétique et évidemment nous étions passablement et même complètement écœurés par son attitude et on se considérait comme nettement plus à gauche que lui. Notre grande référence doctrinale était Liebknecht et Rosa Luxemburg, surtout Rosa Luxemburg.

AL : Oui, on dit toujours Spartacus et Rosa Luxemburg. On a déjà évoqué un peu Rosa. Cette rencontre, rencontre symbolique bien sûr, avec Rosa, comment tu l'as éprouvée ?

RL : Ça avait d'abord été par la brochure *La révolution russe* de Rosa Luxemburg⁶, que j'ai publiée plus tard deux ou trois fois, qui m'avait apporté des révélations sur l'URSS et qui posait certains problèmes doctrinaux, puis ensuite cette brochure de Prudhommeaux qui fit un double numéro de *Masses* et qui parlait de la révolution allemande, que j'ai repris plus tard en plus large sous le titre *La Commune de Berlin*⁷, où il y avait le programme du Spartakusbund - qui était une sorte de premier parti communiste allemand qui ne portait pas encore ce titre - et le discours de Rosa Luxemburg qui nous a absolument enflammés...

AL : Oui, vous n'étiez pas contre le lyrisme qu'il y avait dans le Spartakusbund, je pense que cette part lyrique qu'on trouvait dans la parole de Rosa devait toucher des jeunes comme vous...

RL : C'est vrai, c'était lyrique et en même temps très concret, toujours appuyé sur des expériences historiques, sur des références doctrinales, etc., et sa propre analyse et son propre tempérament qui nous ont électrisés, c'est beaucoup dire, mais enfin véritablement touchés profondément et je me considère encore largement comme un disciple de Rosa Luxemburg ; maintenant on la situe historiquement dans le mouvement social-démocrate, dont elle se réclamait tout comme Lénine s'en réclamait jusqu'au 4 août 1914. Maintenant, j'avais eu certains documents anarchistes qui m'avaient certainement influencé sans faire de moi un anarchiste, j'étais toujours un marxiste convaincu...

AL : C'est aussi une époque où les fascismes se développent ; tu es un jeune homme tu n'as pas quarante ans ; comment est-ce que tu vis cette montée du fascisme ? Est-ce que tu as l'impression que nous allons vers la catastrophe, que nous allons vers l'horreur ?

RL : Les deux dernières années, évidemment, on avait vécu la montée du fascisme. Nous avions d'ailleurs publié dans *Masses* des articles fort intéressants, deux études que j'ai publiées plus tard en brochure sous le titre *La tragédie du prolétariat allemand*⁸. Elles m'avaient été envoyées de Berlin par un couple de militants qui ont vécu dans le milieu ouvrier pendant la montée d'Hitler et l'écrasement du mouvement ouvrier et vraiment ils ont vécu ça avec leur cœur et avec leurs tripes. Je considère cette étude comme l'une des choses les plus touchantes sur la lutte ouvrière. Ce sentiment révolutionnaire de voir écraser le mouvement ouvrier allemand qui était le premier mouvement ouvrier d'Europe, il ne faut pas l'oublier, auquel on faisait toujours référence parce qu'ils avaient les meilleurs doctrinaires...

6. *La révolution russe* parut en français en 1922 aux éditions du *Populaire*, le quotidien de la SFIO, dans une traduction de Bracke (A.-M. Desrousseaux) ; en 1937, René Lefeuve publia dans les Cahiers Spartacus celle que lui donna Marcel Ollivier. Elle figure dans *Le but final*, recueil de textes politiques de Rosa Luxemburg, Spartacus, 2016.

7. *Spartacus et la Commune de Berlin*, Spartacus, 1977.

8. Rustico, *1933 : la tragédie du prolétariat allemand*, Spartacus, 2003. Rustico était le pseudonyme d'Hyppolite Etchebéhère.

AL : Tu avais le sentiment d'une course contre la montre ?

RL : On l'a vécu, on l'a vécu, à partir de 1937-38 quand on a participé évidemment au Front populaire très activement, nos camarades étaient toujours fourrés dans des usines... on avait un mal du diable à obtenir le papier pour faire paraître la revue et le journal. Enfin, c'était vécu très très intensément. Nous étions partisans de l'unité ouvrière, de l'unité syndicale, ce qui a été historiquement une grosse blague parce que la CGT-U, qui était très minoritaire par rapport à la CGT, a fait commencer aussitôt le noyautage de l'organisation par ses militants et s'est emparée assez vite des postes de commande.

AL : C'est aussi l'époque bien sûr d'un des plus grands drames que les révolutionnaires ont subi de plein fouet, et qui ne vous a pas épargnés à *Masses* et autour de *Masses*, c'est la guerre d'Espagne. La guerre d'Espagne, comment elle te reste, encore, en écharde...

RL : Eh bien, un grand mouvement d'enthousiasme évidemment, et puis un mauvais coup au cœur, parce que l'ami Rustico, qui avait vécu cette expérience de l'effondrement du mouvement ouvrier allemand, a été tué dès le mois d'août à la tête d'une colonne du POUM dans la lutte antifranquiste⁹. À la Gauche révolutionnaire, on avait des liaisons avec le POUM, et on les ravitaillait comme on pouvait ; j'avais un ami, qui s'était beaucoup intéressé à *Masses* et qui m'a dit avoir puisé dans la revue pas mal de ses pensées pour son action militante et j'ai fait publier par Nadeau un bouquin de lui sous le titre *Simple militant*¹⁰ qui a eu un certain succès, et qui relate comment il est arrivé à détourner deux wagons de munitions de l'armée française et à leur faire traverser les Pyrénées pour aller ravitailler le POUM et d'autres petits mouvements révolutionnaires.

AL : Précisons d'ailleurs que le POUM, Parti ouvrier d'unification marxiste était considéré comme le parti marxiste révolutionnaire...

RL : D'autant plus que je connaissais l'un des principaux responsables du POUM qui était collaborateur à *Monde*¹¹.

AL : Donc cette guerre d'Espagne va marquer le début de la fin pour les espoirs révolutionnaires, c'est déjà la Pologne...

RL : On a vécu cet effondrement du mouvement ouvrier, on a su comment les militants qui rentraient d'Espagne, ceux qui avaient lutté, ont été reçus à Argelès et dans d'autres camps d'une manière absolument ignoble par le gouvernement français de l'époque ; on est arrivé à en faire évader quelques uns, et plus tard ils ont été livrés aux Allemands et Dieu sait ce qu'il en reste de vivant...

AL : C'était pudiquement baptisé des camps d'hébergement mais je crois que maintenant l'Histoire a fait la part et qu'on peut parler de camps de déportation.

RL : C'était ignoble ils y crevaient de faim, ils étaient traités comme des chiens.

AL : Ça devait être une époque aussi difficile sur le plan de la survie ; c'est l'époque où tu commences à découvrir un nouveau métier qui va beaucoup compter pour toi, si je ne fais pas erreur, le métier de correcteur.

9. Sa femme Mika prit alors sa succession à la tête de la colonne. Voir Mika Etchebéhère, *Ma guerre d'Espagne à moi*, Milena-Libertalia, 2015.

10. Maurice Jaquier (1906-1976), *Simple militant*, Denoël, 1974. Il fut le secrétaire administratif du PSOP.

11. Il s'agissait de Julián Gorkin (Julián Gómez García, 1901-1987) qui fut secrétaire international du POUM.

RL : En faisant *Masses*, j'ai appris à la fois la mise en page, car je ne connaissais rien au journalisme, et la correction. Et ayant perdu mon travail au début de 1934, j'ai eu tout de suite de petits travaux de correcteur et j'ai plus ou moins vécu de ça sans être encore accepté au syndicat qui me fournissait du travail irrégulièrement parce qu'il fallait faire six mois de suite dans un même poste pour en être membre et je tenais tellement à la vie militante que je concentrais mes périodes de travail, je faisais à peu près deux services et demi par jour pendant les trois mois d'été où la vie militante était ralentie et je m'arrangeais pour vivre avec ça toute l'année.

AL : Tu devais vivre quand même - disons le gentiment - assez durement, je présume...

RL : Très chichement, mais ma mère m'envoyait de temps en temps un colis.

AL : On a toujours dit que le monde des correcteurs est un monde à part, ça se dit encore aujourd'hui, et je crois que c'est vrai, j'en fréquente, beaucoup. Tu l'as ressenti comme ça, quand tu as commencé à pénétrer ce monde des correcteurs ?

RL : Oui, tout à fait. Il était dominé par les anars, les anarcho-syndicalistes et c'était un monde extrêmement sympathique et accueillant. D'anciens responsables du parti communiste qui se trouvaient exclus ou qui partaient d'eux-mêmes à cause des virevoltes de la politique stalinienne y étaient accueillis, dont de nombreux amis, parmi lesquels Marcel Body¹² qui vient de mourir à 90 ans il y a quelques mois on en a parlé dans la presse, d'ailleurs pas mal, après Souvarine...

AL : Boris Souvarine - on parlait de son intelligence aigue, tu es d'accord ?

RL : Oui oui oui. Je n'approuve pas tout ce qu'il a fait dans les dernières années de sa vie mais il conservait une conscience extraordinaire de l'apport de Marx, de l'apport même de la révolution russe. Il restait toujours marqué par le fait qu'il avait été en Russie, avait connu Lénine, avait été un des fondateurs de la III^e Internationale d'ailleurs, un des responsables du parti communiste français jusqu'à 1924, quand il a été exclu.

AL : Quand on s'occupe comme ça, qu'on a tant d'occupations, la correction, le militantisme, réaliser les brochures, est-ce qu'on trouve encore du temps, disons au sens immédiat du terme, et bien que l'Histoire soit de plus en plus sanglante et violente, pour vivre, pour vivre la beauté, de l'art, pour vivre tout court ?

RL : J'étais un passionné de cinéma. J'ai organisé un certain nombre de soirées, d'abord les films russes qu'on ne pouvait visionner qu'en privé puis d'autres films assez rares et assez choisis avec chaque fois un présentateur de qualité. En ce temps-là Marcel Carné m'a pas mal conseillé, il n'était pas encore cinéaste¹³.

AL : Au fond, ta vie était dominée par cette activité multiforme, les luttes...

RL : Oui, vraiment. Les Amis de *Monde* qui me donnaient une possibilité de faire quelque chose me prenaient totalement. J'allais parfois passer la fin de semaine – en ce temps-là on avait ce qu'on appelle la semaine anglaise, l'après-midi du samedi était libre – chez des amis à Chatenay-Malabry ; là-bas j'étais appelé le dormeur parce que j'étais tellement fatigué de la semaine que quand il faisait beau j'allais sous de gros arbres et je dormais, je dormais.

12. De Marcel Body, 1894-1984, on peut lire *Un ouvrier limousin dans la révolution russe*, Spartacus, 2015.

13. Marcel Carné était alors assistant de mise en scène. Il réalisera son premier film en 1936.

AL : Ce n'est pas forcément du temps perdu. Un poète a dit qu'on refaisait le monde en dormant.

RL : Oui, je n'ai pas refait le monde. Mais j'ai fait ma vie, cela donnait un sens à ma vie, qui avait besoin d'en avoir un pour échapper à certains problèmes personnels et pour moi ça a été une grande époque et une révélation que je pouvais faire quelque chose d'autre que d'être un maçon, un commis d'entreprise.

AL : Parce que ça voulait dire que tu connaissais l'angoisse, ou le non-sens de la vie ?

RL : Je connaissais, ce qui est peut-être un mot trop fort, la misère ouvrière mais tout de même la difficulté que les ouvriers avaient à vivre, les secours étaient misérables.

AL : Une misère morale, une misère mentale.

RL : Aussi, je dois dire un peu quel a été le but de ma publication. Je suis un éducateur manqué. J'aurais voulu comme ma sœur entrer dans l'enseignement mais on ne pouvait pas payer deux trousseaux même si on passait avec succès le concours d'entrée des écoles primaires supérieures comme ma sœur a pu le faire. Mon but a toujours été d'apprendre moi-même quelque chose et de faire apprendre aux autres ce que j'apprenais en même temps qu'eux en trouvant des éducateurs, des orateurs, des professeurs... Je voulais élever le niveau de connaissance et de conscience chez les travailleurs. Et quand on voit la collection des livres Spartacus, j'ai tout de même publié livres et revues entre 250 et 300 numéros en cinquante années, et je continue encore maintenant mais avec combien de difficultés matérielles parce que c'est un peu comme la période 1950 où les gens, après avoir été emballés dans les années d'après-guerre par tout ce qui était politique, subissaient une certaine déception créée par les difficultés économiques de cette époque et une chute verticale des ventes qui me fit arrêter pendant quelques années.

AL : Je crois qu'à propos de cette soif de connaissance il y a cette expression qui m'a toujours touché on parle toujours de la planche à livres chez certains ouvriers ; la planchette à livres, on avait quelques livres, souvent peu, parce que les moyens faisaient défaut, mais il y avait des livres de base, Camille Flammarion, un Zola...

RL : Ça, ça a été la grande idée de Hasfeld qui est mort il y a un an environ, qui a créé la Librairie du travail, qui a publié des choses magnifiques, dont j'ai repris quelques titres, d'ailleurs. Son exemple m'a aussi beaucoup inspiré, beaucoup aidé.

AL : Au fond, quand la deuxième guerre mondiale arrive, qui va bouleverser l'univers, totalement...

RL : Ça a été la mobilisation, puis j'ai été fait prisonnier, j'ai vécu presque cinq ans en Allemagne, dans la région de Hambourg. J'ai repris le métier de maçon après avoir été chez un horticulteur avec lequel je me suis battu, il avait une tête de plus que moi, je l'ai poursuivi avec une hache parce qu'il voulait absolument me faire travailler sous la pluie ; j'ai d'ailleurs été défendu par le wachmann¹⁴, qui était un ancien socialiste allemand qui malheureusement a été tué en Russie ; on s'était entendu qu'on se reverrait après guerre. Ça a été appelé de longues vacances c'étaient de tristes vacances. Le chauffeur de la maison où je travaillais était un ancien communiste, qui avait fait deux ans de camp d'ailleurs, qui était toujours surveillé, de temps en temps la Gestapo tombait chez lui pour perquisitionner, me rapportait tous les matins ce qu'il avait entendu à radio Londres et je le transmettais à mes camarades, c'était un soulagement pour nous.

14. Garde.

AL : Tu as peut-être eu de la chance parce qu'au vu de ton activité on aurait pu penser que tu étais une bonne proie pour ne pas revenir...

RL : Non, il faut dire que l'autorité de l'armée allemande était grande par rapport à la Gestapo. Et si un de nos camarades, sur plainte d'un patron parce qu'il avait fait une bêtise quelconque, était attrapé par la Gestapo et mis dans un camp il y avait intervention immédiate de l'armée pour le récupérer. Et si l'armée était avertie à temps elle le réintérait du commando où il travaillait chez les Allemands où il avait plus ou moins commis une blague, le remettait sous le costume et l'intégrait dans l'armée et il échappait à la Gestapo. À mon grand regret, je n'avais pas pu suivre ceux qui étaient dans les grands commandos et avaient eu des cours d'allemand. J'aurais aimé apprendre l'allemand. J'avais par contre appris avec un petit dictionnaire que m'avait fourni Richard, mon wachmann, et j'avais appris au moins un millier de mots allemands ; seulement je ne savais bâtir que quelques phrases élémentaires.

AL : C'est la grande tristesse alors, ça veut dire que tu ne peux pas lire Rosa Luxemburg dans le texte...

RL : Non, non. Ça reste un de mes regrets... J'ai été libéré. Évidemment, en débarquant à Lille le 25 mai 1945, le premier choc a été celui qu'en sortant du train on s'en va pour acheter quelque chose, les magasins n'étaient pas bien garnis mais alors les copains qui buvaient du pinard payèrent le verre de vin le prix qu'ils payaient la bouteille de vin avant la guerre : ça leur semblait dur et incompréhensible.

AL : Revenant à l'état de civil est-ce que tu as eu la sensation que le combat que tu avais mené avant guerre pouvait continuer de la même manière, qu'il en appelait un autre, qu'il fallait qu'il évolue ?

RL : Je dois dire que j'étais passablement maigre ; d'ailleurs on me plaignait on me disait « qu'est-ce que tu as dû souffrir », on me disait ça dans mon pays natal « oh, mon Joseph, qu'est-ce que tu es maigre » - parce que je m'appelle Joseph, j'ai pris le prénom de René après la mort de mon frère. J'avais une certaine tendresse pour ce prénom qui était une sorte d'héritage familial. Et tous les copains, les anciens copains que je retrouvais : « Ah, tu vas reprendre *Masses* », « ah, tu vas reprendre Spartacus ». J'ai dit non d'abord et puis après la dixième intervention j'ai dit « on verra », etc. Et puis, il y a eu celui qui a fondé *VSD*...

AL : Maurice Siégel

RL : Maurice Siégel ! Il est venu me chercher pour me demander de devenir secrétaire de rédaction au *Populaire*. J'ai accepté. J'étais un accommodateur de textes, j'avais une fonction tout à fait modeste au secrétariat de rédaction dont il était un des responsables avec un ancien rédacteur de *L'Humanité* dont j'ai oublié le nom d'ailleurs, et on m'a demandé assez rapidement de m'occuper des Éditions de la Liberté. J'ai pu là publier un certain nombre de brochures, même pour le parti socialiste, sous le titre Spartacus. Les premières brochures que j'ai sorties, ça a été pour le compte du parti socialiste. Pour mener la campagne électorale, j'ai sorti *La révolution russe* de Rosa Luxemburg, *L'église et la laïcité* de Jaurès¹⁵ et une brochure que j'ai rédigée avec le secrétaire de Guy Mollet, et qui est publiée sous mon nom parce qu'il ne tenait pas à se mouiller à l'égard du parti communiste, sous le titre *La politique communiste*.

AL : Et tu ne te sentais pas égaré dans ce parti socialiste de l'après-guerre qui n'avait pas les couleurs Luxemburg ?

15. Réédité dans *Églises et socialisme*, Spartacus, 2006.

RL : Il faut dire que quand j'ai été au dans les bureaux du parti à ce moment-là, j'avais comme ami Arrès-Lapoque¹⁶, qui était secrétaire-adjoint de la SFIO sous Guy Mollet, il m'a permis de publier un certain nombre de livres, les programmes socialistes de Marx et Engels, sous le couvert des Éditions de la Liberté. Mais en 1947, comme les fonds étaient bas, j'ai repris mon métier de correcteur, et j'ai continué à publier certaines brochures Spartacus comme *La commune de Berlin*, reprenant les textes de Rosa Luxemburg.

AL : À partir de 1947, vraiment Spartacus va éclater...

RL : Éclater jusqu'à 1950 ; car 1950, la crise a commencé, comme maintenant, de désintérêt du bouquin politique ; en plus j'avais publié un bouquin que je considère toujours comme remarquable sur la situation en Algérie, par un correcteur qui avait vécu sept années là-bas, le bouquin s'est mal vendu parce qu'il avait un mauvais titre, *L'Algérie dans l'impasse*¹⁷. Il prédisait dès 1948 ce qui s'est passé à partir de 1954.

AL : Quand on regarde le catalogue de Spartacus, on est quand même tout à fait ébloui par le nombre d'œuvres soit inconnues à l'époque où tu publies, soit méconnues ou connues de très peu de groupes.

RL : D'ailleurs, en 1950 j'ai fait une première édition d'un gros bouquin de plus de 500 pages de Dommanget, qui est la biographie de Sylvain Maréchal, qui avait obtenu une aide de la recherche scientifique, de 250 000 francs, que j'ai dû rembourser par la suite d'ailleurs.

AL : On peut dire que tu épinglais quand même des auteurs célèbres, de Kautsky à Trotski, en passant par Souvarine, en passant par Paul Lafargue et son fameux *Droit à la paresse*, en passant par Max Stirner ce grand anarchiste auteur de *L'unique et sa propriété*.

RL : J'ai publié Gorter¹⁸, Pannekoek¹⁹ ; surtout, j'ai eu des années d'arrêt, pendant lesquelles j'ai construit ma maison à Boussy Saint-Antoine et où sont entreposés les innombrables invendus, qui font 25 ou 30 tonnes de bouquins.

AL : Parce qu'au fond Spartacus, c'est aussi malheureusement une histoire d'invendus. On peut la raconter sous la forme du succès de certains best-sellers.

RL : Ils continuent encore à se vendre et nous aident à tenir. Mais je n'ai pas l'avantage d'avoir beaucoup de critiques dans la presse. Par exemple, de Siégel je n'ai pas cultivé l'amitié.

AL : Parlons clair, il y a eu non seulement de l'oubli, mais peut-être même, comment dire, une certaine peur peut-être d'évoquer des idées qui pourraient mettre en cause des gens qui eux-mêmes dans leur belle jeunesse avaient peut-être professé des idées subversives et puis étaient devenus plus sages. Mais il est de fait que la presse n'a jamais été excessivement tendre à l'égard de Spartacus. C'est sûr.

RL : Elle l'ignorait.

16. Jacques Arrès-Lapoque (1917-1982), ancien dirigeant des étudiants socialistes, membre de l'Assemblée constituante en 1945.

17. Sylvain Wisner, *L'Algérie dans l'impasse*, Spartacus, 1948.

18. Hermann Gorter, *Réponse à Lénine (la maladie infantile du communisme)*, Spartacus, 1979.

19. Anton Pannekoek, *Les conseils ouvriers*, en deux tomes, Spartacus, 2010.

AL : Tu disais tout à l'heure qu'à partir des années 1950 vous ressentiez, le groupe que vous étiez à ce moment-là, un désintérêt pour le débat politique, le débat des idées. Et pourtant c'est encore reparti.

RL : Le redépart a été à partir de 1965, grâce à la librairie La Vielle taupe. La vente a commencé de telle sorte qu'en 1968, quand j'ai été mis à la retraite fin 1967, j'ai pu commencer à publier et ça a été ma grande période de publication puisque de 1968 à 1979 où je suis tombé malade et où j'ai dû arrêter pendant 18 ou 20 mois la publication, j'ai sorti plus de 100 titres. Et j'ai sorti comme premier livre *Le paysan russe* d'Ida Mett qui matériellement, je veux dire financièrement, m'a aussi aidé un peu. Parfois ça a été des reprises de brochures de petit volume qui me restaient en quantité de l'après-guerre. Parfois, pour tenir un certain mois²⁰, où je n'avais pas d'argent, je remettais sous couverture deux brochures anciennes qui traitaient d'un même sujet et j'en faisais un petit volume, mais enfin j'ai tenu jusqu'à 1979.

AL : Mais tu avais un petit noyau quand même qui s'était groupé autour de toi, des anciens et puis des nouveaux en quête d'idées différentes.

RL : Là j'ai connu des camarades qui s'étaient beaucoup intéressés à l'ultra-gauche allemande, la gauche et l'ultra-gauche allemandes, qui ont aidé à l'évolution de la revue.

AL : Car il y a en même temps la revue qui vient aussi appuyer les brochures, les livres.

RL : Dans les années 1930, aidé par Prudhommeaux, j'ai pu publier en double certains textes qu'il publiait lui-même, évidemment d'inspiration libertaire²¹, ce qui a aussi aidé à l'évolution vers un certain marxisme, qu'on appelle un marxisme critique, c'est-à-dire qui s'efforçait de situer Marx dans son époque et de l'analyser en fonction de cette époque et de voir ce que le marxisme apportait de positif mais aussi de négatif, et ce qu'on considérait comme le plus négatif c'était le léninisme qui était devenu le stalinisme par la suite, mais notre critique du léninisme était très aigüe, très profonde, la responsabilité de Lénine dans l'instauration de ce qui est devenu le stalinisme nous semblait considérable.

AL : Je crois que ce qui paraîtrait comme une répétition, le sous-titre de la revue, *socialisme et liberté*, était un défi.

RL : C'était un défi, parce que je dois dire qu'il heurtait certains camarades très à gauche. Et si la situation financière s'améliorait, il y a dans l'arrière-pensée de certains l'idée de sortir une revue Spartacus qui pourrait toucher un public plus large.

AL : On ne peut quand même pas dire qu'ils veulent te renvoyer déjà à cette maison de campagne dans laquelle tu es tellement investi. Cette maison, c'était un rêve ?

RL : Ça a été un rêve, dur à réaliser puisqu'il m'a valu un accident et vingt mois d'hôpital et de rééducation, et une infirmité. J'ai travaillé jusqu'à presque 66 ans quand même parce j'avais ma

20. Pour conserver le statut de périodique, Spartacus devait livrer aux Nouvelles messageries de la presse parisienne (NMPP) au moins huit numéros par an. Depuis l'origine, d'ailleurs, les Cahiers Spartacus portent un numéro d'ordre, et c'est toujours le cas.

21. En 1937 et 1938, René Lefevre publie dans les Cahiers Spartacus deux brochures qui paraissent simultanément dans les Cahiers de Terre libre d'André Prudhommeaux : *Ce que sont la CNT et la FAI* (réédité dans *Révolutionnaires en Catalogne 1936-1937*, Spartacus, 2006), puis *Guerre de classe en Espagne 1936-1937*, un recueil de textes de Camillo Berneri (Spartacus, 1977).

maison à payer, j'avais des encore dettes, mais enfin quand j'ai été mis à la retraite je n'avais plus de dettes. Et j'ai pu commencer à faire des économies et recommencer Spartacus.

AL : René, le monde donc a bien changé depuis le jour où *Masses* est née et où Spartacus est apparu dans tes préoccupations d'éditeur. On dit tant de choses aujourd'hui : les idéologies sont mortes, la classe ouvrière est pulvérisée, les mutations technologiques se sont multipliées. Alors est-ce que c'est un choc pour un homme comme toi, est-ce que tu te sens égaré dans cette époque avec tout ce nouveau langage que les jeunes ont, avec ces mots qui apparaissent, les beurs pour les camarades maghrébins de la deuxième génération, l'Europe, toutes les variantes de musique qui éclatent dans tous les sens, qui ont des noms parfois un peu étranges, new wave, le rap, par exemple ? Donc beaucoup de choses ont changé, est-ce que c'est fini, est-ce que Spartacus aurait raté le rendez-vous avec l'Histoire, comme le vrai Spartacus qui n'a pas pu prendre Rome alors qu'il était sous les murs de Rome, parce qu'il y avait été esclave ? Est-ce que la petite flamme peut toujours brûler quelque part, ou est-ce que tu penses que c'est une histoire close ?

RL : Écoute, je pense évidemment comme un vieux, et le sentiment qu'ont les vieux militants je l'ai mesuré, ayant parlé avec des plus vieux que moi qui ne sont plus de ce monde, c'est le regret je dirais de ne pas participer à ce que malgré tout on considère qui se prépare. Dans l'atonie actuelle, la situation actuelle se prête peu au renouveau de luttes étant donné que la technologie l'emporte et retire du travail, disons manuel, pour lui trouver un mot. On sait que les périodes révolutionnaires surgissent souvent quand on s'y attend le moins. Je ne pense pas en vivre une, dans les quelques années qui me restent à vivre, je suis tout de même dans ma quatre-vingt-troisième année bien entamée, mais j'ai l'espoir de voir renaître un mouvement authentiquement révolutionnaire, dont je vois d'ailleurs surgir les germes dans certains petits groupes parfois très sectaires, très fermés, et d'autres, surtout d'inspiration libertaire je dois dire, beaucoup plus larges, ouverts aux nouvelles idées et aux nouvelles réalités, mais manquant d'un certain réalisme politique que je trouve davantage, malgré leur phraséologie rebutante parfois, chez les gens de formation marxiste, qui parfois même se sont frottés au bolchevisme, certains même s'en réclamant encore, en vomissant évidemment le stalinisme comme il se doit. J'ai bon espoir pour l'avenir du socialisme, je ne le vois pas aussi proche que certains camarades le voient. Je pense qu'il y aura encore des étapes mais que la lutte pour les idées socialistes d'une manière large, comme je l'ai conduite, continue ; maintenant, je l'ai dit dans ma préface au bouquin de Daniel Guérin, mon espoir est dans l'éducation et la prise de conscience de l'évolution nouvelle et surtout je suis contre l'illusionnisme qui veut voir dans chaque petit soulèvement, ici ou là, la révolution. Je suis profondément comme Rosa Luxemburg, elle le dit d'ailleurs, que quand on est au fond, je voudrais trouver la formule, j'emploie le terme vulgaire au fond du trou, on ne peut qu'aller vers la lumière. Je crois profondément dans les mouvements de masse et je crois que l'avant-garde a surtout à se méfier des relents de bolchevisme et ne pas oublier que même nos bolcheviks français actuels ont massacré pas mal de gens à travers la résistance, qui étaient des révolutionnaires mais qui n'appartenaient pas à leur tendance, ou qui étaient susceptibles – je connais un cas très particulier d'un homme, susceptible d'être maire socialiste, ce qu'il a été, un de mes amis avait été chargé de le descendre. Et mes amis du POUM avaient constitué des dossiers qu'ils peuvent livrer aux autorités françaises de plus de 700 militants de différentes tendances qui avaient été liquidés par les staliniens. Je ne voudrais pas finir sur cette note atroce mais il faut quand même que cette chose soit rappelée.

AL : Alors, on peut dire demain Spartacus ?

RL : Demain Spartacus, sans en commettre les erreurs que Rosa Luxemburg montrait déjà, les excès d'optimisme qu'elle montrait dans son discours sur le programme. Spartakus, et l'expérience

allemande de Spartakus et de l'ultra-gauche allemande, restent une source d'intérêt considérable pour le mouvement ouvrier et de leçons à en tirer.

AL : On peut dire peut-être et ce sera sans doute la phrase de la fin on peut dire toujours au cœur de René Lefevre, malgré les années, malgré les saisons, malgré les coups reçus, il y a toujours ce fait rouge de l'espérance, ce fait rouge du goût du combat.